joie avec laquelle on goûte la substance de Dieu. Lorsque l'esprit est en possession de la vérité, ne sent-il pas que l'enthousiasme qui le remplit n'est autre chose, comme l'étymologie le lui a dit, qu'une apparition de Dieu en lui : *Est Deus in nobis.* Enfin qu'aperçoit l'homme au fond de sa conscience, lorsqu'il y découvre le sentiment de la justice pure? Un philosophe moderne a répondu : « Le ciel est déjà dans la conscience du juste. »

Eh bien! ce que je veux dire, c'est qu'au milieu de cette misère, l'homme tient les richesses infinies à sa disposition; par la seule coopération de sa liberté, la grace et tous ses biens sont à lui, il n'a qu'à leur ouvrir par l'humilité les lèvres de son ame. Le desir, fut-il le dernier et le seul acte de liberté possible à l'homme, suffirait pour assurer cette bienheureuse coopération.

C'est un fait d'expérience que l'homme se montre incapable de se porter de lui-même vers la vie absolue; on voit toutes les ames qui vivent en dehors de la grace se renfermer de plus en plus dans la vie de ce monde pour y oublier Dieu. Quand elles se sont saturées du relatif, quand elles se le sont incorporé par cet orgueil qui le leur a fait trouver bon et la seule chose positive, que reste-t-il en elles de divin? Ah! ne semble-t-il pas que Dieu, pour sauver ce qui reste à l'homme de réel, ait consentit à risquer encore une partie de ses dons, afin de ramasser jusqu'au bord du néant cette parcelle de l'être que l'homme entraînait dans sa chute? Mais, pour que cette grace vint se fixer à l'homme, il fallait qu'il restât quelque chose à l'homme; sans quoi, l'homme n'étant plus rien, Dieu n'eût eu que faire de sanctifier la corruption ou de transformer la mort.

Ici se trouve le point de la question qui a dû être le plus